

Trouvé dans la
traduction / Found
in Translation

Jacinte Armstrong
Camille-Zoé Valcourt-Synnott

Une conversation
entre Jacinte
Armstrong et
Camille-Zoé
Valcourt-Synnott

18 avril 2025
à Montréal

Préface

Jacinte et Camille se sont rencontrées pour la première fois en 2018 à Halifax (N-É) lorsqu'elles ont commencé leur maîtrise en arts visuels et médiatiques au Nova Scotia College of Art and Design (Université NSCAD).

Elles ont rapidement collaboré sur des projets de performance, notamment en utilisant les instructions (*scores*) comme manière de rendre la participation plus accessible et en explorant l'espace de la galerie comme lieu d'activation. Leurs collaborations récentes incluent *PLAY*, une œuvre participative chorégraphiée par Jacinte et présentée à Halifax par Mocean Dance en 2023.

Pour cette conversation, elles se sont rencontrées dans un café lors d'un séjour où Jacinte suivait une formation en danse à Montréal (QC). Elles ont parlé de la performance *Trouvé dans la traduction / Found In Translation* et de la place du français dans la pratique/la vie, mais aussi à travers leur relation.

La transcription de cette rencontre a été éditée pour condenser le texte.

Une conversation

Camille : Ben, merci Jacinte de me rencontrer officiellement ! (rires) Tu m'as déjà fait mention du milieu à Halifax, spécifiquement par rapport à la place du français et par rapport aux Acadiennes, puis je me demandais : j'aurais voulu t'entendre sur cette séparation là dans ta vie - jusqu'à récemment, tu gardais une séparation entre ta vie personnelle qui est plus en français pis ta vie professionnelle qui est vraiment en anglais, puis je me demandais si tu voulais en parler un peu...

Jacinte : Oui, j'ai beaucoup pensé à ça s'tannée pis j'me sens que c'est d'en parler qui me donne une chance de questionner mes pensées, mes sens de la réalité. Parce que j'ai beaucoup parlé de qu'est-ce qui me manque par rapport au français à Halifax, j'me sens vraiment que ma vie en danse est en anglais et puis ma vie qui est en français qui a plus à faire avec Clare [en Nouvelle-Écosse], j'me sens vraiment vraiment que c'est difficile pas juste d'avancer mais d'avoir la danse et ma vie en français ensemble. Comme, à Halifax, le milieu de danse est pas bilingue, il est anglophone, complètement. Et puis là comme je t'ai dit, j'essaye de faire des projets - j'ai fait des projets au Nouveau-Brunswick qui montrent qu'il y a plus de choses qui se passent en acadien, des choses que je m'intéresse, à qui je m'intéresse pis avec du monde qui sont vraiment inspirants, puis toute les choses que je pense comme : « En Nouvelle-Écosse y'a comme personne qui fait ça ou ça ou ça » mais y'a toutes sorte de monde au Nouveau-Brunswick qui travaillent de cette manière, so une de mes pensées c'est juste faut je me trouve de plus en plus en relation avec des artistes du Nouveau-Brunswick. Je fais ça petit à petit pour changer l'idée qu'il faut que moi je change

parce que ça existe pas, pis me montrer que oui ça existe pis faut que je développe ces relations là. Je pensais vraiment que c'était blanc ou noir, que ça existe ou que ça existe pas, mais là ça me donne plutôt comme deux branches : une branche c'est « oh je savais pas que ça existe des artistes acadien-nes qui travaillent avec ces sortes de méthodes ou questions ou relations à la culture acadienne » puis là je me mets à comme chercher plus dans ça, donc ça c'est une des trames, de rencontrer plus d'artistes acadiennes, surtout au Nouveau-Brunswick, puis de pas renforcer l'idée que j'ai de « personne fait ça » parce que c'est pas vrai. Je cherche aussi d'autres artistes contemporain-es en Nouvelle-Écosse, parce que c'est possible que je les manque aussi !

C : Mais ça doit être dur, quand même... tu m'as déjà mentionné les défis auxquels tu fais face avec les demandes de bourse que tu fais pour faire des projets en acadien en Nouvelle-Écosse puis à Clare, d'où tu viens, tsé ces liens-là vraiment personnels aussi, y'a quelque chose qui serait, je pense, vraiment spécial pour toi de faire ces projets-là, et de le faire à Clare spécifiquement ?

J : Oui ! Complètement. J'ai une image comme d'un mur invisible noir, de forces invisibles. J'ai écrit des bourses pour faire des choses à Clare mais je pense qu'au niveau des bourses, il y a une invisibilité pour les Acadien-nes. Y'a du monde à Clare qui s'intéresse et qui supporte les arts contemporains dans la région, mais c'est encore un milieu assez petit ou à part. Y'a une forte culture acadienne et une grande fierté pour la région et la culture - pour la langue, le manger, la musique ! Et y'a de la danse plus

traditionnelle. Mais y'a pas d'éducation avancée dans les arts là-bas.

C : C'est sûr que les artistes vont aller ailleurs souvent pour suivre des formations [en art], mais c'est rare qu'iels reviennent, qu'iels se réinstallent là-bas...

J : C'est ça ! Moi quand j'y pense, si on est à Clare pis qu'on veut poursuivre son éducation, c'est presque impossible de poursuivre une éducation sans perdre ce que c'est qu'être Acadien-ne. Si tu t'en vas à Halifax - puis à Halifax je le sais, y'a pas beaucoup d'artistes acadien-nes contemporain-es - on aurait besoin de laisser aller son « acadianisme » pour devenir artiste. Même moi je me sens comme ça. Juste pour dire, j'crois pas que mes ami-es de Moncton ressentent si fortement ça si iels décident d'aller à Montréal...

C : Y'a quand même une scène artistique en français et en acadien à Moncton, et y'a aussi l'Université de Moncton qui offre un programme en beaux-arts en français, donc ça c'est déjà vraiment riche, c'est vrai.

J : Oui, c'est vrai. Moi je crois que pour faire de quoi de vraiment équivalent, comme par exemple pour une acadienne de poursuivre la danse comme moi j'ai fait, il faudrait des forces exceptionnelles. Il faudrait avoir vu quelqu'un-e faire ça avant, il faudrait que ce soit imaginable. Y'a une ou deux danseuses qu'ont retournées à Clare, (une a une sœur qui s'appelle Jacinthe. L'autre Jacinte). (rires) Mais y'en a rien qu'une ou deux ! Y'a vraiment pas beaucoup de monde, c'est pas un parcours imaginable, ça fait que pour moi,

je vais continuer de faire ça, parce que je sens que c'est choquant combien est-ce qui a un *gap*. Je pense que pour faire en sorte que ce soit possible que des acadien.ne.s poursuivent la danse puis qu'il y ait un milieu qui inclut du tout la danse, faut le rendre imaginable.

C : Oui, avoir un modèle, c'est vraiment important ! C'est tellement vrai. Puis j'ai l'impression que malgré toi, tu es un peu forcée à évoluer dans le milieu anglophone... Tsé, à Halifax c'est sûr que tout se passe en anglais, puis même les études, le vocabulaire que tu utilises pour parler de ce que tu fais...

J : Oui !

C: Je sais pas si tu voudrais en parler de ça - est-ce que je me trompe ou c'est assez récent dans le fond que tu t'es mise à travailler plus en acadien ? Ta pièce *I Chart*¹, quand tu l'as performée en acadien à Moncton en 2023, c'était la première fois que tu faisais quelque chose qui n'était pas en anglais ?

J : Oui, c'est ça. Dans ma carrière de danse, j'ai eu beaucoup de différentes phases pis y'a eu un moment où on était vraiment intéressées à danser et parler, puis souvent de parler en acadien c'était comme mon *party trick*, so y'a eu des moments où je sortais ça. Puis c'est toujours comique, l'acadien est toujours comique si on comprend le français ! Mais j'ai jamais poursuivi ça. Pis là je me suis rendue compte y'avait un autre moment qui était comme *standout* - j'avais fait une pièce et mon amie Elise était dans la

1 <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/2109568/ja-cointe-armstrong-danse-contemporaine-i-chart-en-acadien>

pièce et moi et deux autres puis je pense qu'on parlait toutes ou comprenait toutes le français, puis la chorégraphe était de Montréal alors les répétitions étaient plus en français puis c'était la première fois que ça me faisait ça.

C : Ça fait tu longtemps de ça ?

J : Ben, ça fait comme 10 ans de ça, en 2015 ou 2016. Pour moi, c'était vraiment comme une réalisation que « oh, c'est pas juste une traduction, je pense différemment, on pense différemment en français qu'en anglais » puis j'ai trouvé que c'était remarquable. C'était juste la réalisation que c'est pas une traduction, c'est de quoi de absolument différent. Et j'avais trouvé ça vraiment, j'sais pas comme... poétique ? Et c'était différent, toutes les images qui me venaient en tête étaient différentes...

C : C'est vrai ?!

J : Oui ! C'était vraiment marquant.

C : Ben c'est clair, et c'est certain que ça me fait penser au titre de ta pièce, *Found in Translation*, qu'on va performer à Ottawa en juin. Je sais pas, « Trouvé dans la traduction », y'a quelque chose de vraiment comme... pas que ça illustre mais qu'on dirait que ça *come together*, que ça cristallise ou documente ces réflexions que tu as eu à travers cette pièce-là qui explore l'idée de traduction...

J : Oui. Je me suis aperçue à un certain point que je suis très intéressée par la traduction. Cet élément-là - peut-être c'est la qualité que je viens de décrire, l'utilité de ça c'est juste de... *convey a meaning from one language to*

another, but how you convey the meaning in a different language has such a different feeling.
Mais c'est comment je pense, que je suis obsédée avec deux choses qui se passent en même temps : une chose qui est simple à comprendre comme le mot en anglais et le mot en français, mais là qu'en français y'a comme un monde et en anglais y'a un différent monde. Et je m'intéresse à ça en lien aux objets - comment les objets ça se traduit dans l'espace ou ça se traduit dans un dessin ou dans un mouvement. Comme quand on a fait les partitions où on dessine dans *PLAY*², c'est deux dimensions, puis comment on prend ça puis on lit ça ? On traduit - sur un papier, c'est des marques en deux dimensions puis là on va mettre ça en trois dimensions.

C : Oui, c'est comme une façon d'utiliser l'idée de la traduction à travers les médiums, à travers l'espace puis le corps aussi. C'est super intéressant !

J : Oui pour quelques raisons je sens que quand tout le monde comprend ce qu'on essaye de faire, mais là qu'on voit qu'est-ce que la personne choisit de faire... J'adore quand tout le monde comprend ce qu'on essaye de faire et puis que c'est normal d'avoir une *expectation* de ce qui va se passer, mais à travers le processus il y a quelque chose d'inattendu qui se passe pis on est face au fait que ce qu'on pensait qui allait arriver n'est pas arrivé, mais c'est comme comique...

C : J'ai l'impression que ce que tu décris, c'est quelque chose qui est tout le temps présent dans ton travail...

2 <https://moceandance.com/works/play>

J : Oui !

C : C'est tout le temps comme extrêmement drôle et je pense que comme t'es vraiment charismatique comme personne, même quand tu présentes l'œuvre ou que tu expliques que là il va se passer ça et ça... Y'a tout le temps un élément un peu décalé, mais un aspect de découverte aussi ?

J : Oui ! Exactement. J'ai fait un spectacle l'année passée où on se servait des éléments que tu connais de mes pièces, c'était comme avec des musiciens, on a fait ça vite pis c'était un peu différent, pis mon amie qui était venue voir le spectacle a dit : *It's like strict, I don't mind it* (rires)

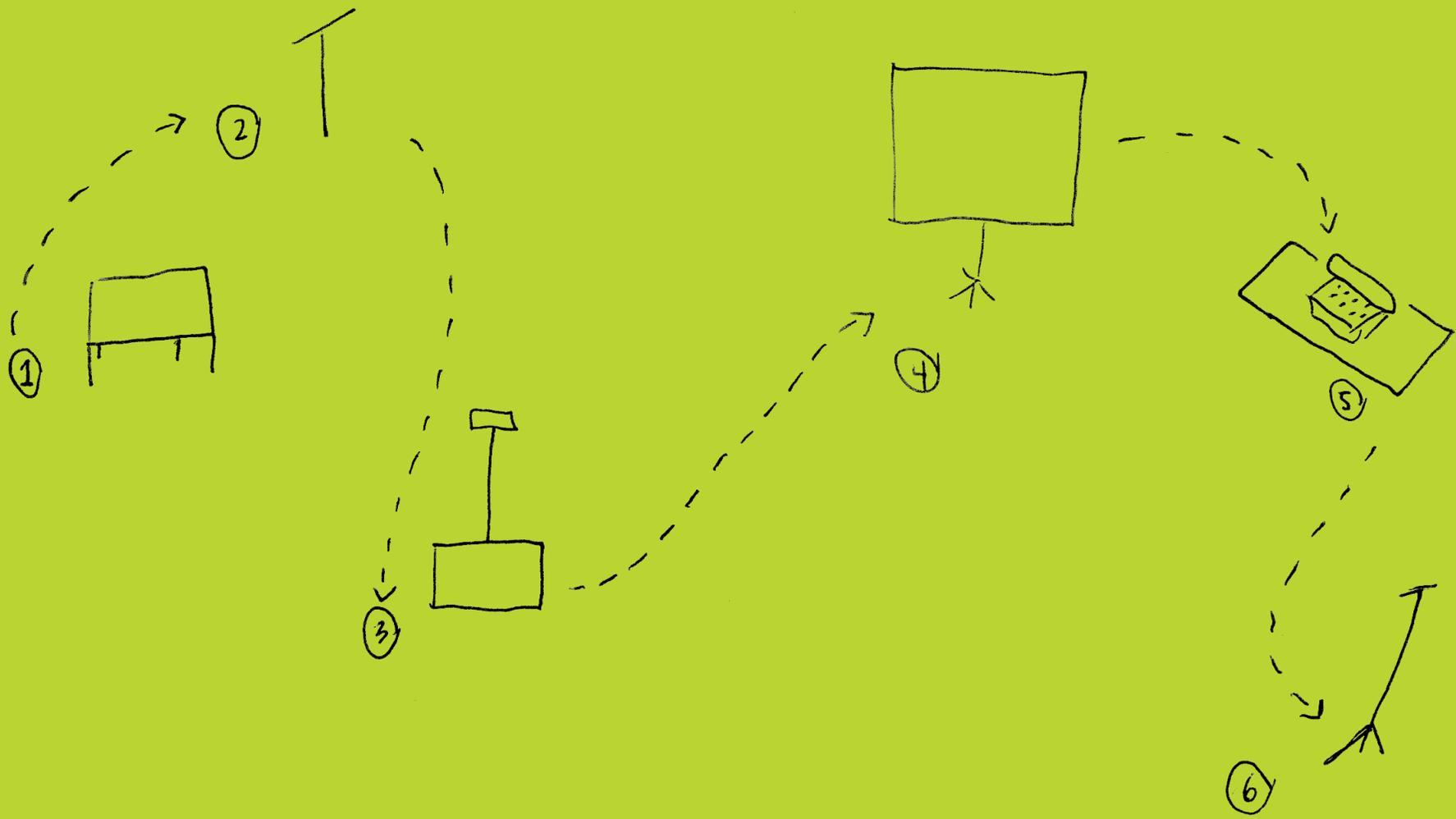
C : Strict d'avoir autant de règles ?

J : Des règles, mais c'est pas des règles qui ferment la situation...

C : Je sais que tu dis tout le temps aussi que par exemple : « C'est ça la règle ou le score, mais tu peux déroger du score » - tu peux aussi briser les règles !

J : Oui. J'ai une obsession avec le fait que ça soit compréhensible, mais inattendu. Parce que le monde dans ma famille acadienne, j'sais pas pourquoi, qui sont mêlés avec comme toute, j'sais pas pourquoi qui comprenons pas.

C : Ah ouin ! T'essayes de rendre ça accessible pour ta famille... Je pense aussi au fait que, l'affaire avec le score qui est super intéressant, c'est qu'une instruction ou un set de règles, ça met un peu tout le monde sur le même niveau ? Tout le monde commence au même niveau pis se fait



dire : c'est ça l'instruction, avez-vous toute compris ? Puis là on commence. Pis c'est ça, ça fait en sorte que y'a pas comme un « secret ». C'est un peu une méthode d'accessibilité, non ?

J : Oui, exactement. Je pense que ça fait qu'ils peuvent pas blâmer le mystère comme la raison pourquoi ils comprennent pas, parce que c'est très clair ! Pis là, ils peuvent voir que oui, *it goes madly off in many directions* pis tu peux comprendre que toi, tu aurais peut être pas fait ça de cette manière, mais c'est le fun !

C : Oui, pis tu vois le processus, c'est un peu de voir les gens qui *figure it out* devant toi...

J : J'adore cette qualité, voir quelque chose qui émerge pis le *figuring out*, pis la pensée à travers de l'action...

C : Oui ! Pis comme *live* devant le public ! Tsé avoir accès à ça, je pense que c'est tellement riche pour le public aussi de voir toute la réflexion pis les choix qui sont faits en fonction de ça...

J : Oui, j'ai essayé de faire des scénarios où tout ça est possible. Moi je pense que les danseur-euses sont incroyables, mais je suis pas tellement intéressée dans un produit fini où on voit quelque chose de virtuose avec les danseur-euses qui font quelque chose de très difficile. J'aime vraiment quand c'est pas limité aux danseur-euses, quand ça peut être tous les artistes parce que je crois dans leurs différentes façons de faire. J'adore les artistes ! (rires) En général ! (rires) Puis j'ai pas envie de cacher la partie où on voit les artistes qui sont en plein dans le

processus alors j'essaye de mettre en place des systèmes qui sont assez structurés pour que le risque paraisse bas pour le monde qui fait le travail. J'essaye de faire quelque chose qui est assez structuré pour qu'on puisse faillir une fois, mais que la *whole* chose faillit pas.

C : Ça, c'est super intéressant parce que présenter le *failure*, ou l'échec comme quelque chose de bienvenue, comme quelque chose qui est une option (rires), c'est tellement rare d'y avoir accès ! C'est aussi vraiment l'opposé de ce que tu décrivais plus tôt comme la danse très technique, très « parfaite »... ça crée un mur, tsé ? On dirait que c'est dur de *relate*; c'est beau, c'est impressionnant, mais là on dirait qu'avec ce que tu proposes, ça *shift* complètement la relation entre nous, je veux dire entre les gens qui regardent pis les performeurs...

J : Oui, c'est ça... Je t'en ai déjà parlé que dans notre culture, on a pas beaucoup de versions de danses folkloriques où on voit tous les hommes, les femmes et des personnes non-binaires à participer à quelque chose de physique, de rythmique, ensemble dans l'espace, dans le corps. On a pas un modèle de ça qui est naturellement accessible où que tout le monde apprend à faire la même chose. Ça, c'est ma version de l'expression créative avec les éléments qu'on a à portée de main, c'est un peu d'essayer de faire quelque chose qui rassemble. Je crois en l'idée du *pedestrian movement*³, que tout le monde fait des choses artistiques dans leur vie,

3 Idée amenée par le Judson Dance Theater (1962-1964), un collectif de danseur-euses, d'artistes et de musiciens qui utilisaient les mouvements du quotidien comme marcher, courir, tomber, rester immobile. <https://readart-desk.com/feature/from-the-top>

y'a personne qui est si loin de l'art, mais y'a un éloignement qui, je pense, n'est pas naturel. C'est pas la danse, c'est le mouvement du corps à travers l'espace et le temps - on fait toustes ça ! (rires) J'essaye de faire des petits rapprochements entre les choses, des étapes assez petites que le monde pourrait se voir à travers ça.

C : Ah ! C'est vraiment intéressant le lien avec les mouvements du quotidien, merci d'avoir expliqué ça. J'ai peut être juste un dernier élément que j'aimerais aborder. J'ai l'impression qu'on se parle plus en français maintenant qu'avant (rires) - te souviens tu quand on était à NSCAD, on se parlait en français quand on voulait pas que les autres comprennent ? (rires)

J : Oui, c'est ça ! (rires)

C : Mais comment tu vis ça de travailler et de parler plus en français ? Je sais que c'est dur, que c'est fatigant...

J : Oui, c'est fatigant pis je parle vraiment vite en anglais, pis je dirais qu'en anglais j'ai accès à beaucoup de mots parce que la sorte de chose que je parle à l'école ou que j'écris à l'école, même comme écrire des bourses, il me manque pas le mot, tu vois. Pis en français, y'a deux différentes choses qui m'arrivent [comme] je parle pas souvent. Ce que je dis souvent c'est que le français que j'utilise souvent, qui est *hardwired*, c'est le français de maison pis acadien. Je suis vraiment soulagée quand je vais à Clare ou à Moncton pis ils reconnaissent mon français, pis ils disent pas que je parle un français

de maison ou un français d'enfant. J'suis pas embarrassée, pis j'ai confiance - à la base, je suis confiante que je connais mes verbes d'une manière incroyable. Si j'allais être positive pour une minute, j'ai eu un vraiment bon vocabulaire de ma maman et de ma tante. Moi, je parle du vraiment vieux français en utilisant des temps de verbe correctement, mais ils sont acadiens. Comme ils sont pas « correct » maintenant, dans le français de maintenant...

C : Pas « correct » ou bien est-ce que ça dépend du contexte? De t'es où pis dans quelle communauté ?

J : C'est ça, moi je peux faire des conjugaisons dans plusieurs temps qui sont corrects comme pour le français de la région - fake ça, j'me sens fière que j'peux faire ça. Mais, j'ai été à l'école en français, pis le français dans ce temps-là est balancé comme en acadien de Clare, on va conjuguer beaucoup plus avec avoir, on va conjuguer des différents verbes plus avec avoir qu'avec être disons, pis je sais que c'est pas « correct ».

C : Mais si c'est comme ça qu'on parle chez toi...

J : Mais c'est comme ça qu'on parle parce que j'ai appris en français, quand je veux accéder les pensées plus complexes, il faut que je change au français. C'est pas une règle, mais parce que j'ai plus lu en français, ou j'ai appris à l'université et à l'école en français...

C : Comme tu dis, tu penses vraiment différemment en français qu'en anglais...

J : Mais aussi en français qu'en acadien !

C : Oh, ok ! Quand tu penses à des trucs plus... avancés ou développés, c'est comment que t'as dit ?

J : Je dirais même oui, avancés, compliqués, conceptuels, c'est en français-français. Pis là, je vais parler le français que j'ai appris à l'école, comme c'est plus éloigné de la maison. L'acadien, c'est comme à la maison.

C : À la maison, comme avec ta famille, avec ta mère ?

J : Oui pis c'est des phrases comme : « qu'est-ce que vous avez mangé ? », « quoi-ce nous allons manger ? », « où est-ce que nous allons dormir ? », « y'ou j'allons ? », « vous'que t'es ? », « chu fatiguée », « j'ai faim » (rires). Tsé, c'est vraiment *basic*.

C : Ben, je trouve ça intéressant parce que c'est comme vraiment un autre registre, qui est vraiment plus familier, pis c'est ce que tu parles avec ta famille proche, ça fait du sens...

J : Oui, c'est pas comme : « Qu'est-ce que t'as pensé de cette exposition au musée ? » (rires). C'est plus comme « j'ai d'l'a râpure à la poule ou avec des palourdes » (rires)

C : Miam, j'adore ça ! (rires) Est-ce que ton père parle aussi acadien ?

J : Oui, et non. J'aime toujours dire que j'ai grandi en parlant français à mes deux parents et pis à ma sixième fête, moi dans ma mémoire c'est que j'étais au *party*, pis mes parents

étaient dans la cuisine et parlaient en anglais, puis j'ai dit : « Maman, pourquoi tu parles en anglais à Papa ? »

C : Est-ce que tu comprenais déjà l'anglais ?

J : Oui, je comprenais déjà l'anglais mais j'étais comme « Maman, pourquoi c'que tu parles en anglais à Papa? » Pis elle a dit « Papa est anglais », pis après ça, j'ai parlé à Papa en anglais. Mon Papa, y dirait que moi c'est le moment où qu'elle m'a dit qu'il parlait anglais pis que je les ai trouvé à parler en anglais, pis lui il dit que plus généralement, il trouvait que moi à six ans je développais ma langue plus vite que lui pouvait attraper la langue, j'attrapais plus vite que lui, fake j'l'é dépassé. (rires) Mais je vois ça avec mes nièces pis mes neveux, faut les forcer à parler en français et puis c'est plus bas que eux y comprennent, mais on se force à le faire. Mais comme pour aller vite ou pour discuter des choses, on peut juste pas le faire en français. *So*, on mélange, mais on se force à faire le français juste comme un projet de langage.

C : Ben oui ! C'est clair.

J : Puis là mon père, quand j'avais 10 ou 11 ans, il a été faire des programmes d'immersion comme on peut faire à l'Université Ste-Anne. Il a fait ça pour un été ou deux. Mon papa a vraiment beaucoup d'énergie et est vraiment curieux de beaucoup de choses. C'est vraiment un champion de la culture acadienne ! (rires) Pour ma maman, pour les Acadien-nes en Nouvelle-Écosse de sa génération, y'avait encore beaucoup de préjugés contre les Acadien-nes, le monde anglais se moquait de leur accent...

C : Ils voulaient s'assimiler à la culture anglophone ?

J : Ma maman s'est assimilée un peu plus mais pas complètement - pas aussitôt qu'a l'aurait pu ! A nous à toujours parlé en français/ acadien, et on a toujours passé beaucoup de temps avec notre famille à Clare. Pis mon père, il aurait pu renforcer l'idée que les Acadiennes c'est « moins bon » ou « moins quelque chose », mais lui, il a toujours parlé en bien et *champion* la culture. Donc moi je pense toutes sortes de bonnes choses à l'égard des Acadiennes et de la culture acadienne, et ça vient de mon père : il a mis ces mots-là dans ma tête. Fake ça c'était vraiment important...

C : Oui, qu'il *champion* la culture ! (rires)
Alors que ta mère était peut-être un peu moins vocale ?

J : Yelle nous passait la culture, mais elle n'aurait pas nécessairement défendu la culture avec ses mots. Pis lui il a défendu ça, ce que maman nous a pas passé. Donc c'était un bon effort d'équipe. (rires)

C : J'aime vraiment ça, un effort d'équipe comme dans tes performances ! Je pense que c'est un beau mot de la fin.

Biographies

Jacinte Armstrong est une artiste acadienne basée à K'jipuktuk/Halifax, en Nouvelle-Écosse. Son travail explore la pratique incarnée à travers la performance, la chorégraphie, la collaboration et la conservation. Elle communique l'expérience du corps en relation avec les objets, les matériaux, l'environnement, la technologie et les personnes. Ses chorégraphies vont de collaborations intimes et imaginaires à des collaborations à grande échelle avec des danseur-euses, des architectes, des artistes visuel-les, des producteur-rices de radio, des cinéastes, des créateur-rices de théâtre, des programmeur-euses informatiques et des musicien-nes. Jacinte est titulaire d'une maîtrise en beaux-arts en performance de l'Université NSCAD et est certifiée analyste du mouvement Laban (CMA).

Camille-Zoé Valcourt-Synnott est une artiste multidisciplinaire et travailleuse culturelle originaire de Québec (QC). Elle a obtenu un baccalauréat en beaux-arts (Print Media) de l'Université Concordia en 2018 et une maîtrise en arts visuels et médiatiques de l'Université NSCAD en 2020. Ses performances réfléchissent à la valeur du travail de l'artiste, aux perceptions de la productivité et à l'endroit où la vie et l'art se rencontrent. Elle s'intéresse aux intersections entre les dynamiques de travail, de genre et de classe. Elle a présenté son travail multidisciplinaire dans des centres d'artistes autogérés et des galeries à travers le Canada.

*Found in Translation / Trouvé dans la
traduction*

Une pièce de Jacinte Armstrong

Performeur-euses :

Jacinte Armstrong

Rémi Belliveau

Monelle Doiron

Reza Rezaï

Laura St. Pierre

Laura Taler

Camille-Zoé Valcourt-Synnott

Présenté le 13 juin 2025 au Club SAW à Ottawa
dans le cadre de la Conférence nationale de
l'ARCA - *À contre-courant*

Cette performance est rendue possible grâce au
soin et soutien de l'AGAVF

Cette pièce a été créée en 2022 avec les
membres de la distribution originale Jacinte
Armstrong, Katie Clarke, Breton Lalama, Logan
Robbins, Gillian Seaward-Boone et Rebecca
Wolfe, avec la dramaturge Kat MacCormack, et
produite par Eastern Front Theatre,
Dartmouth, NS.

Texte : Camille-Zoé Valcourt-Synnott

Révision linguistique : Elise Anne LaPlante

Soutien à la traduction : Laura Demers

Soutien au design : Emmanuelle Charneau

Soutien éditorial : Jacinte Armstrong et Elise
Anne LaPlante

AGAVF



L'imprimerie
centre **d'artistes**

Traduction vers l'anglais
English Translation



Cette publication a été tirée à 200
exemplaires avec la police Neue Montreal
de Pangram Pangram Foundry et imprimée à
L'imprimerie, centre d'artistes à Montréal

